

« L'important, c'est d'enregistrer ce qui se passe »

Présent à Bruxelles dans le cadre du festival Millenium consacré au cinéma documentaire, l'artiste chinois Ai Weiwei évoque son rapport à la caméra et son besoin de garder une trace de ce qui se déroule sous nos yeux.

ENTRETIEN

BÉATRICE DELVAUX
JEAN-MARIE WYNANTS

Invité d'honneur et président du Millenium Festival, l'artiste Ai Weiwei est surtout connu pour ses installations présentées dans les plus grands musées (de la Tate Modern à Bozar), ses textes percutants, ses performances et ses démêlés avec le pouvoir chinois. Mais il est aussi cinéaste et auteur de plusieurs documentaires dont le dernier *Rohingya* était présenté lundi soir. Nous l'avons rencontré dans la foulée pour évoquer le rôle du cinéma documentaire dans son travail.

On vous connaît aujourd'hui comme plasticien mais vous avez commencé par étudier le cinéma d'animation à Pékin...

Oui, pour être honnête, je ne sais pas trop pourquoi. En réalité, je n'avais aucun intérêt pour ces études. Ma vie était si pénible (toute son enfance s'est passée en exil dans de lointaines provinces aux côtés de son père, poète banni par le régime de Mao, NDLR) et je devais regarder Mickey Mouse, etc. Fellini, par contre, j'adore. Pour moi, c'est le maître du cinéma. Avec lui, le cinéma arrive au plus haut niveau d'expression. Ceci dit, je n'ai jamais pensé que je serais réalisateur un jour. Notre cinéma reflète véritablement la société. En Chine, il s'agit donc d'un cinéma de propagande. Et c'est encore pire aujourd'hui que par le passé.

Pourtant, bien des années après ces études, vous êtes revenu au cinéma ?

Un jour, j'ai décidé d'utiliser une caméra pour faire un travail documentaire. Mais je ne pensais pas du tout que cela serait montré à un public. J'avais une idée simple : ma vie n'avait guère de sens à l'époque, elle n'intéressait personne, pas même moi. Mais ce que je filmais était plus important que moi. Cela peut donner des éléments pour comprendre les choses, pour me resituer dans le contexte d'une époque. Donc j'ai simplement commencé à enregistrer des images de manière automatique comme Andy Warhol le faisait. Il est mon modèle absolu dans ce domaine. Son travail est si froid et si directement imprégné de la réalité. Il a créé une nouvelle sensibilité, représentative de son époque, sans besoin de se raccrocher à aucune tradition. Plus tard, j'ai utilisé le cinéma pour enregistrer les choses. Comme des éléments de preuve ou d'éducation pour moi-même. On a besoin de trouver un langage pour observer la réalité. On ne peut pas tout voir. On voit tous la même chose mais de manière différente. Car nous utilisons tous un langage différent pour regarder le monde. C'est comme pour l'écriture. Vous regardez le monde différemment d'une personne qui ne sait pas écrire parce que le langage nous crée bien plus que nous ne le créons. Donc, en ce sens, la manière dont j'utilise la caméra aujourd'hui est un moyen pour moi de trouver un vocabulaire qui me permet



La manière dont j'utilise la caméra aujourd'hui est un moyen pour moi de trouver un vocabulaire qui me permet d'établir une nouvelle forme d'expression. © BELGA.

d'établir une nouvelle forme d'expression.

Pour avoir plus d'impact ?

Je ne sais pas quel impact ça peut avoir. Mais en tout cas, ça me libère. L'impact est très difficile à estimer.

Mais quand vous filmez les migrants à Lesbos, vous pensez au film que vous allez en tirer ?

Non, je pense au fait qu'il est nécessaire d'enregistrer ce qui se passe, d'en garder la trace par rapport au comportement humain. Ça me semble nécessaire parce que c'est au-delà de mes capacités de compréhension. Mon jugement est peut-être trop étroit et trop pauvre. Je dois donc étudier les faits : pourquoi l'Europe doit traiter des gens venus d'ailleurs de cette façon ? Vous avez la démocratie, la compassion, toutes les grandes traditions, la liberté... alors pourquoi traiter des personnes innocentes de cette façon ? Et ne montrer aucune compassion ? Je ne comprends pas cela. Donc, tout ce que je peux faire, c'est l'enregistrer.

Et le montrer...

Oui mais franchement, ce n'est même pas si nécessaire pour moi de le montrer. Parce que je suis terriblement désillusionné au regard de l'expérience de mon père. Il était un poète célébré, extrêmement important, bien plus que

moi, mais il n'a finalement eu aucun impact sur la société.

Le plus important pour vous est d'être là ?

Exactement. Le plus important c'est d'être là avec les migrants à Lesbos ou avec les Rohingyas, d'utiliser mes yeux pour voir ce qui se passe, d'avoir un contact physique avec ces gens, de prendre quelqu'un dans mes bras et de sentir ses tremblements... Vous savez, j'ai accueilli un réfugié qui tremblait de tous ses membres. Il était gelé après des jours en plein océan. C'est inimaginable. Ce jeune homme tremblait terriblement, je l'ai serré contre moi et là, j'ai réalisé qu'il avait perdu un bras... Mon Dieu ! Vous savez, je ne suis pas quelqu'un qui a l'habitude de toucher les gens mais là, il fallait les emmener à un endroit où les ONG les accueilleraient avec du thé chaud. Ces ONG qui, aujourd'hui, sont poursuivies en justice par certains pays européens... C'est fou. Ceci dit, j'avais aussi besoin de cela car j'étais trop focalisé sur la situation de la Chine. J'avais besoin de m'éduquer à propos de la situation globale pour comprendre ce qui se passe vraiment et pouvoir ré-examiner l'humanité dans son ensemble.

Millenium Festival, jusqu'au 6 avril dans différentes salles bruxelloises, www.festivalmillenium.org



FOIRE DU LIVRE

Anthony Passeron remporte le prix Première avec « Les enfants endormis »

Le romancier succède à Mario Alonso au palmarès du prix Première avec son roman.



Anthony Passeron. © JESSICA JAGER.

CÉDRIC PETIT

Les *enfants endormis*, premier roman d'Anthony Passeron, paru en août dernier, a reçu le prix Première ce jeudi, décerné à l'occasion de la Foire du livre. Ce prix récompense chaque année un premier roman et est décerné par un jury d'auditeurs de la radio, au départ d'une sélection de romans choisis par un comité de professionnels du livre. Le jury a choisi de mettre en lumière ce roman dont l'intrigue se situe dans les années 80, dans un village de l'arrière-pays niçois, où une famille est frappée par l'épidémie du sida. Dans ce récit autobiographique basé sur son histoire familiale, Anthony Passeron raconte en parallèle les ravages de la maladie dont est victime son oncle Désiré, héroïnomane, et les recherches menées dans les laboratoires scientifiques pour enrayer et stopper l'épidémie, dans une course contre la montre.

Les enfants endormis a déjà été récompensé par le prix Wepler-Fondation La Poste et été finaliste du prix Roman Fnac en 2022.

Pour le romancier, 40 ans, son livre vient réparer un silence et briser un tabou sur la maladie du sida et la sous-représentation des héroïnomanes dans l'histoire de l'épidémie : « J'ai essayé d'écrire une histoire du sida qui n'avait pas encore été écrite, à la fois du point de vue de la France périphérique et des toxicomanes », explique-t-il. « Dans un petit village comme celui d'où je viens, tous les morts ne se valent pas. Il y en a dont on peut parler, se souvenir, et d'autres qui sont tenues sous silence. Il était temps que mon oncle et ma cousine fassent partie des morts dont on parle autrement qu'en chuchotant. »

20014721

TYPH BARROW
FOREST NATIONAL
DATE SUPPLÉMENTAIRE
VENDREDI
28 AVRIL 2023
www.TyphBarrowLive.be
CLASSIC 21